

# la mort de Vladimir

---

*Yves Robert*



---

Atelier Grand Cargo



## **résumé**

---

La Mort de Vladimir évoque en toute simplicité la vie d'un bébé très méconnu et tout à fait célèbre, puisqu'il s'agit de celui qui se trouvait dans la poussette du film « Le Cuirassé Potemkine » d'Eisenstein. On le surprend alors qu'il dévale les escaliers d'Odessa sous le feu des soldats, début d'une vie faite toute entière d'aventures et de luttes qui traverse le XXe siècle. Sans surprise, à la fin, il meurt !

## **liste des scènes**

---

prologue - L'Éternel Dieu	4
les escaliers d'Odessa	5
le voyage en mer	9
la grande faim	13
le cirque de Vienne	18
Paris	24
la photo de Capa	28
D-Day	33
Adrienne	36
résurrection	39
l'apaisement	42
le Leica	44
désert	47
Tibesti	49
les secrets de famille	51
Solex	53
deuil	55
retour	57
engagement	60
Gênes	63
vive l'avenir	67

## **prologue - L'Éternel Dieu**

---

L'Éternel Dieu forma Vladimir  
de la poussière de la terre.

Il souffla dans ses narines un  
souffle de vie.

Et Vladimir devint une âme  
vivante.

## **les escaliers d'Odessa**

---

Comme le veut la tradition.

Oui comme le veut la tradition.

Comme le veut la tradition.

Vladimir, hou la la.

Hou la la la Vladimir.

Hou la la la, d'abord la danse.

Chut !

D'abord la tradition.

Oui, comme le veut.

Hou la la, pauvre Vladimir.

Pauvre Vladimir, hou la la la.

Comme le veut la tradition.

Oui comme le veut la tradition.

Très secoué

Oui très *branque-balloté* le pauvre Vladimir.

Très secoué le pauvre Vladimir. Et tout cela à cause du cinéma.

Toutes chamboulées les neurones. Ebouriffés les synapses.

D'abord la guerre. Attendez, le cinéma russe.

Comme tremblée, comme l'image avec le vieux projecteur. Clac-clac-clac !

Non, non, non, pas russe, soviétique.

Hou la la la, quelle battue cérébrale dans la tête de

Le cinéma soviétique, le bateau où l'on mange mal et où l'on fouette les marins, le bateau de guerre large avec le gros ventre plein de poudres et de canons, le bateau qui revient de la guerre et les Japonais qui ont été les plus forts.

Le cuirassé Potemkine !  
Voilà le nom du bateau.

Mais ce n'est pas le bateau l'important.

Les escaliers. D'abord il y a les soldats, en haut qui descendent au pas, le fusil en avant.

Une femme avec des lunettes rondes, qui crie.

Les soldats, le fusil en avant qui avancent.

La femme qui crie, elle montre quelque chose.

Vladimir.

Des œufs brouillés. Et tout cela à cause du cinéma soviétique et des escaliers, hou la la.

Et du film.

De la sauce blanche. De la marmelade.

Non, non, non, pas le bateau.

Ils sont blancs, comme des fantômes.

En silence et en noir et blanc.

Comme des fantômes.

On voit la poussette qui commence à rouler.

Les soldats tirent.

L'immense escalier d'Odessa.

La femme meurt en criant.

La poussette roule.

La poussette saute, tressaute, rebondit.

Maintenant elle a pris de la vitesse, elle trépide, semble se démembrer à chaque marche.

Elle vacille, elle se redresse, continue sa descente. Elle n'en est pas à la moitié.

Dedans, le bébé. Souri.

Dans la poussette, le bébé

En silence toujours.

Un gros landau avec des suspensions.

La femme reçoit une balle dans l'œil.

Comme une piste de saut à ski.

En silence !

L'escalier d'Odessa.

L'immense escalier vertigineux.

Huit cent quarante-sept marches.

Un abîme.

Elle est en bas, elle s'est arrêtée.

sourit.

Ce bébé, c'est Vladimir.

Ce qui explique bien des  
choses.

hou la, hou la la.

Au vent d'Ouest, le vent des  
chimères.

Au vent d'Ouest, un vent  
houleux.

## **le voyage en mer**

---

La mer enfle et soulève le cargo comme la respiration du buffle, lente et sûre. La mer gonfle son ventre et fait rouler le navire morpion d'un côté à l'autre du nombril.

La mer enfle encore, se roule en tonneaux multicolores, love de l'écume qu'elle recrache brusquement auréolant la proue de nuées.

La mer enfle encore et encore jusqu'à toucher les nuages suspendus trop bas, bien trop bas. La cheminée du cargo s'y accroche, y abandonne ses volutes noires de charbon. L'orage se

D'un bord à l'autre du bastingage, les passagers vident leurs entrailles dans l'eau de saumure, gémissent en mille langues différentes, s'éclaboussent indifférents.

Entassés et malades, ils maudissent le monde entier. Ils sont poussés par les révoltes et les guerres, les misères, les famines, les adultères, les fuites sans courage, les créanciers aux longs costumes noirs, la dérisoire fiche de paie, la patate rabougrie au milieu du champ vide. Les voilà hypnotisés, attirés par cette illusion d'Amérique si loin, si loin.

charge de fumée, de colère  
et de désespoir. Il va éclater.  
Mais personne n'y croit.

La vague est énorme.

Elle est plus haute que le  
dernier des derniers nuages.

Lente et forte, par l'arrière,  
comme un matou en chasse,  
un matou obèse.

Tout le monde vacille. C'est  
la fin.

Hou la la la.

Et sa mère qui court de la

Pologne, Russie, Bohème,  
Irlande, Italie, Grèce et des  
rescapés d'Arménie. Ils  
brûlent comme du papier, se  
brisent comme du verre,  
meurent de peur, écluent  
croient-ils leurs dernières  
vodkas.

Elle vient de l'arrière.

Une falaise ! ? Ou un abîme ?

Une force lourde, basculant  
en avant, roulant ses  
muscles, étreignant du bout  
de sa griffe la queue de la  
souris.

Hou la, hou la la.

Vladimir ne tremble pas, il est  
à l'arrière, à la poupe, il rit,  
c'est un enfant. Il est le seul  
avec les tripes bien  
accrochées. Il est le seul à  
l'appétit intact, de faim et de  
soif du monde, le seul qui  
regarde vers l'arrière en riant.

proue à la poupe, échevelée,  
éperdue.

Qui peut gagner ?

La mère de chair ?

La vague arrive la première,  
tout est perdu.

Hou la la.

Ils sont saisis, figés !

Et la vague qui relève la  
course, défie la mère de  
l'horizon à la poupe.

La mer d'écumes ?

Vladimir rit, il a vu. Il se  
souvient d'un escalier bien  
plus vertigineux.

Non ! Hou la.

Et la vague va briser l'esquif  
en s'abattant sur lui. Le bruit,  
ce n'est plus du bruit, c'est  
un roulement, le galop d'une  
charge de cosaque dans les  
rues de Moscou, le  
crépitement des mitrailleuses  
fauchant les sacrifiés de  
Nivelle, les pas de l'oie qui  
s'entraîne dans les arrière-  
cours, le pas des chômeurs à  
la soupe. Mais personne  
n'entend ces bruits-là, ils  
sont trop sourds, trop bas.

Et Vladimir qui rit.

La vague s'abat trop tôt, elle  
a échoué. Elle rebondit et  
soulève le cargo, le tire hors  
de l'eau et le charge sur sa  
côte, un instant instable, il  
vacille, hoquette, puis il se

Maintenant le bateau vole, il vole droit devant !

En une vague, mille lieues, d'un coup, d'un seul rire.

L'aiguille du chameau.

Au vent de terre, un vent âcre.

penche en avant et trouve le divin équilibre.

Le silence est céleste, il y a juste un léger bruit du cristal sur le sommet de la vague. Des remous blanchâtres entourent le cargo comme les déchirements d'un nuage immense. Les femmes à genoux prient, les hommes debout, longs et droits, minces et osseux tiennent au bout de leurs mains leurs casquettes, comme des coquilles et Vladimir explose de rire, à tue-tête, à gorge déployée.

Et voilà déjà Eliss Island. La porte des émigrés.

Au vent de terre, le vent qui emporte.

## **la grande faim**

---

Elle vous confie un ver luisant, le dépose dans votre regard d'affamé et le rend fureteur.

Dix mille hommes, un emploi ! Une course sans fin.  
Dix mille hommes, un pain.  
Dix mille loups.

Vladimir a le ventre creux, si creux que c'est un cratère avec les côtes comme des éperons au-dessus du vide.

La faim mange Vladimir de l'intérieur, il se vide, devient transparent.

La grande faim c'est cette petite pince qui vous tenaille l'esprit.

C'est cette étincelle qui fait peur aux riches, les rend suspicieux et avares. C'est cette étincelle qui lève le vent de pierre dans le cœur des hommes.

Qui est le plus dur ?

Celui qui vole le morceau de pain ou celui qui le possède ?

Et qui est le plus indécent ?

Un enfant qui a faim, cela change de couleur, du rose au gris, comme la lave d'une éruption, c'est vivant, lumineux, puis cela se fige anthracite, coupant, cassant, mort.

Puis un jour peut-être, il se

C'est un chemin, une initiation avec beaucoup de mystères, des questions sans réponse, des ponts sans rivière, des fleuves sans gué.

Hou la la. Pauvre Vladimir.

Il n'y a pas de maison. La maison c'est la rue, le chemin, la route, c'est là-bas derrière la colline où le lait coule des arbres, où les gens sont si gras qu'ils sont bienveillants et accueillants. Alors il faut y aller, suivre la grande transhumance vers l'Ouest, mettre son pied dans le pas de celui qui vous précède, rejoindre la colonne des fourmis qui vont au paradis.

S'accrocher au vent et à la pluie sur des ponts à découvert.

cassera, mais pas tout de suite, il faut attendre longtemps.

Bref c'est long. Hou la, hou la la.

La maison c'est...

Mendier, implorer une place sur le camion Ford trop surchargé d'une famille déjà trop nombreuse.

S'accrocher au regard d'un homme indifférent, caché sous le rebord d'un chapeau large et sombre. Il faut s'accrocher jusqu'à ce qu'il

Trouver ce pays de miel, d'abondance. Ce point de mire dans les regards affamés, ce pays où les vaches sont grandes comme des tracteurs, les fruits plus sucrés que le sucre des gâteaux de Noël, où chacun possède sa maison, chacun dispose d'un travail honnête, où les familles ont leur médecin. Le leur. Leur médecin de famille qui sait tout de leurs petites et grandes maladies. Ce pays où les familles ont un passé et un avenir. Ce pays a une odeur, la vanille. Ce pays porte un nom, la Californie.

Ce nom est un mensonge. Mais personne ne le sait encore.

cède son bout de pain, juste pour avoir la paix, pour effacer le visage du suppliant.

La Californie.

Dans la nuit, autour d'un feu, on se raconte les aventures du vieux Suter. Les aventures de son or. Les flammèches montent sur le ciel bleu obscur et Vladimir rêve. Les traits de feu tracent des routes secrètes vers des trésors enfouis entre deux étoiles. La Licorne et la Grande Ourse montent la garde. Mais pour l'instant hors de l'illusion, il faut se

Vladimir rêve.

Quand il la verra, il sera trop tard.

Quand il la verra, il sera trop tard.

Cela s'est passé une nuit.

Une nuit, c'est seulement au matin. On s'est aperçu.

Une nuit le cœur s'est arrêté.

Vladimir ne l'a pas cru.

Ne ris pas de la mort de ta mère.

Et Vladimir de recommencer

battre, ruser, être soi-même une astuce vivante.

Il ne voit pas l'extrême faiblesse de sa mère.

Vladimir rêve. Il ne voit pas sa faim. Il ne voit pas son corps décharné. Il ne voit pas les morts qui marchent autour de lui.

Cela s'est passé un matin.

Un matin.

Un matin, sa mère était morte, rongée de l'intérieur.

Un matin la faim a mangé le cœur.

Il a ri, rit aux éclats, rit sans fin, rit de la mauvaise farce de la vie.

Elle n'est pas morte. Elle a fondu comme une bougie, c'est tout, comme une bougie.

à rire.

Ce n'est plus un enfant...

L'aurore se lève.

La lumière est maintenant  
jaune, le soleil en rasant les  
toiles réveille l'excitation du  
campement, tout remue, se  
charge pour rejoindre à  
nouveau le mouvement, la  
cohorte vers l'Ouest.

Un bateau l'attend, pour  
l'Europe.

Cet enfant est fou. On  
s'écarte de lui.

Derrière son rire, le rire de  
Vladimir, c'est la tristesse.

L'aurore aux doigts de roses,  
la grande marionnettiste.

Vladimir, lui fait demi-tour,  
vers l'Est.

## **le cirque de Vienne**

---

Hou la la, longue est la traversée. La pelle à charbon à la main, à nourrir la chaudière du charbonnier, à engraisser le ventre du feu, de s'essorer de toute sa sueur, de faire naître des muscles solides comme du roc, et de perdre le dernier reste d'enfance sur la couche moite d'un plus grand que soi.

Et puis Hambourg, une porte ouverte, une passerelle déserte, une chance. Le saut à l'air libre, hors des fumerolles soufrées. L'Allemagne est là devant lui, énorme, tapie, accroupie sur ses défaites, prête à se relever.

Vladimir prend le temps d'une respiration et pour la première fois lui vient sur les lèvres un petit rire ironique, ce rire qui masque la peur et défie le monde. Vladimir alors se lance.

Il n'y a pas eu de vague cette fois-ci et la traversée a été longue.

Douvres, Calais, Rotterdam. Des noms de ports, des noms de villes sans images, des noms inutiles à être enfermé dans la cale.

Il y a du brouillard. La ville est immense, déserte, inconnue.

Hou, une ombre, lourde et terrible lui barre le chemin, la... Là !

Un bras gigantesque s'abat sur son épaule... Hou la la la.

Derrière l'ombre est attelée une roulotte, derrière la roulotte marchent les gens du cirque et devant tout cela, Norbert l'éléphant qui tire la roulotte et les casseroles et qui maintenant tient par sa trompe un nouvel ami.

Vladimir maintenant qui rit. C'est devenu une habitude en cette nuit.

Le cirque vient de Kiel et va à Vienne.

Le dernier cirque juif d'Allemagne. Ils sont tous juifs de mère en fils. Il faut être fou, ils sont fous à lier à traverser le pays Aryen ainsi,

Il y a du brouillard, la ville est immense, déserte, inconnue.

Dans le brouillard, hou la la. Dans l'obscurité, il y a une ombre maudite.

Hou la la... Comme une trompe démesurée, deux yeux au-dessus.

Vladimir !

Et l'éléphant Norbert qui aime ce rire ne lâche plus son nouvel ami Vladimir.

L'éléphant emporte Vladimir avec lui.

au rythme du pas  
*pachidermique*, traverser  
l'Allemagne dans sa plus  
grande longueur, de haut en  
bas, de la Baltique à l'enfer.

Il faut atteindre Vienne,  
fendre l'Allemagne  
nauséabonde de peste  
brune, l'écarter comme des  
murailles d'eau, il faut  
rejoindre un autre rivage, une  
cachette par-delà les joncs  
du Danube.

Joshua, torse nu et culotte de  
pyjama strié, qui porte cinq  
fois son poids. Elle lui  
apprend tout. L'orchestre,  
C'est Samuel, tout seul et  
son violon, un Stradivarius.

Rachel qui lit l'avenir. Que  
personne ne veut croire, que  
tous appellent en se moquant  
Cassandra...

Amir, le dresseur d'éléphant.  
Il a un immense chapeau noir,  
comme la couronne d'un  
arbre séculaire et paraît être  
le chef.

Et comme l'éléphant ne le  
lâche pas, on donne à  
Vladimir un veston rouge  
avec des boutons dorés, un  
magnifique veston de fanfare.

Il y a les bras d'Elsa,  
l'écuyère.

Comment se dresser, sûr de  
soi.

Comment monter.

Ils avancent au milieu des vitrines brisées.

Ils avancent sans voir les ombres fuyantes, des ombres serrant contre elles de pauvres valises en carton.

Ils traversent le feu sans se brûler, marchent sur les reliures à demi consumées d'une multitude de livres.

Ils marchent à l'aube, pieds nus, sans se couper sur les éclats tranchants d'un lustre de cristal fracassé.

Ne pas poser son pied dans la tache de sang caillé. Ne pas poser son regard sur la captive qui attend le train, de peur que ce regard ne vous

Trente six positions et plus.

La chandelle.

L'épissoire.

La caracole.

La douceur d'une caresse sur le bras, à rebrousse poil.

Là en haut de la nuque, quand on masse avec le pouce, on se détend comme une chatte endormie.

Savoir s'arrêter là où c'est humide et chaud, y goûter le temps qui passe.

Retrouver la force et l'espérance dans le regard de l'autre, dans la douceur de l'autre et poser sa tête sur son épaule.

entraîne avec elle.

Ne pas tendre la main à celui  
qui se noie au milieu de la  
foule.

Jusqu'à Nuremberg... *La  
justicieuse* Nuremberg.

Pour la première fois, après  
des jours et des jours, un  
fonctionnaire par la fenêtre  
regarde l'éléphant. Il rajuste  
ses lunettes, un pince-nez,  
surpris.

Plus loin la roulotte brûlait,  
une flamme bien droite et  
claire.

Ils les ont tous jetés les uns  
après les autres dans le  
torchis de la roulotte et pas  
un seul n'a reculé.

Cette pression de la main qui  
est toute tendresse.

Fermer les yeux, en  
confiance sur le bruit des pas  
de l'autre venant en son dos.

Jusqu'à Nuremberg...

Ils ont abattu Norbert avec  
des petites mitraillettes. Il a  
fallu des centaines de coups  
pour venir à bout de l'animal.

L'éléphant tournait sur place  
comme sous l'effet de  
mauvaises piqûres au milieu  
de ces claquements, qu'il  
prenait pour des  
applaudissements. Norbert a  
fait une dernière révérence.

Samuel, tenant son violon

Pas le Stradivarius.

Pas le Stradivarius.

Et un soldat, un gros soldat, plus gros que Norbert, plus gros que le plus gros des Zeppelins a ri en disant que c'était bien la première fois qu'il brûlait un Stradivarius.

Ils ne l'ont pas pris.

La fanfare de Nuremberg porte un magnifique costume rouge avec des boutons dorés.

Il regardait le bout de ses pieds et ne jouait d'aucun instrument, mais marchait si bien au pas.

Au vent d'Allemagne, un vent de nuit.

serré contre lui répétait :

Ils l'ont jeté dans le feu.

Et Vladimir ?

La fanfare de Nuremberg, par les dimanches de beau temps, défile dans les rues et joue Carl Orff avec fracas.

Ce jour-là, cette fanfare compta un musicien de plus dans ses rangs.

Au vent d'Allemagne, le vent brouillard.

## Paris

---

La douleur... Hou la la.

Hou la la.

Hou la la... Oui.

Au matin le manutentionnaire a refermé la boîte, machinalement avec des clous et sans regarder dedans.

Il y a beaucoup de bruit. La

Hou la la... La douleur.

Il a eu assez de douleur comme ça Vladimir ?

Non ?

Il a droit à un peu de chance Vladimir ?

Non ?

Il s'est caché dans un hangar, dans une caisse, une caisse pleine de porcelaines et de paille pour protéger la porcelaine. Alors il a vidé la caisse, il y avait des théières, des tasses, des sucriers et des pots à lait. Il a tout caché puis il s'est couché dans la paille. Il a beaucoup pleuré. Puis il s'est endormi.

Vladimir voit furtivement un géant, un dieu scandinave roux et barbu, le marteau à la main surgir au-dessus de l'ouverture de la caisse. Les coups s'abattent et fixent le couvercle. Vladimir est enfoui sous la paille et maintenant il fait tout noir.

caisse est déplacée à plusieurs reprises, puis elle ne bouge plus. Vladimir perçoit un ronflement, un bourdonnement qui va en s'amplifiant. Il y a quelques tressautements, puis des oscilllements lents, comme sur un bateau.

La destination c'est le Bourget. Paris. Vent latéral fort.

Voilà l'avion qui est subitement roulé sur le flanc, qui touche et casse son aile, il se plie en deux et perd toute sa cargaison. Des caisses avec de la porcelaine d'Allemagne. Les boîtes en bois roulent et rebondissent sur l'herbe comme les dés du jeu de poker géant.

Vladimir fait son premier voyage en aéroplane... Mais il ne le sait pas.

Bien trop fort le vent pour le pauvre avion Breguet qui cahote de turbulences en turbulences.

À l'intérieur, Vladimir ne comprend pas ce qui se passe. Un rai de lumière soudain perce la carapace de planches avant qu'elle n'éclate en mille morceaux d'échardes et d'esquilles. Il est expulsé de la boîte comme un diable rouge. Quand il retombe au sol, le

voilà promu garçon d'ascenseur dans un grand magasin. La Samaritaine.

Le voilà mansardé deux pièces sous les toits avec le dimanche de congé et quelques sous pour un petit blanc au bout du zinc.

Le voilà Java le samedi soir, son veston rouge devient très à la mode. C'est fou le nombre de nouveaux garçons d'ascenseurs qui surgissent le samedi soir au bal, c'est fou comme ils parlent tous le russe. C'est fou ce que Vladimir fait flamber la vie, dévoile un nouveau rire clair qui monte aux étoiles comme éjecté des voltes et tourbillons. C'est fou, il parle russe, anglais, allemand, yiddish et enfin l'espagnol qu'il baragouine, qu'il apprend. Il apprend la brigade internationale. Il apprend que l'on peut être l'os qui casse les dents des assassins d'éléphants, des incendiaires de livres et de Parlement. Il apprend vite, si vite que c'est un tournis incessant de questions, de théories, de débats rougeoyants avec des anarchistes noirs et des libertaires lumineux.

Il apprend les vins et les fromages, les viandes rôties, marinées, étouffées, les

poissons de la mer, de la rivière, des lacs et de l'étang. Il apprend l'amitié et la fraternité sincère, ces qualités que le vin libère. Ces qualités des soirs un peu trop chauds où l'on se couche sur les toits à regarder droit dans les astres, à regarder droit dans le silence, heureux d'être ensemble. Ensemble et solidaire, de si beaux mots.

Avec son veston rouge aux boutons dorés, il est devenu garçon d'ascenseur. Vladimir rêve, Vladimir rit entre les étages. Bientôt il sait l'Espagnol, bientôt il prendra son congé. Au vent de mai, le vent des premiers congés payés.

Il apprend le concert de violon, l'émotion de la musique faisant renaître la nostalgie acidulée de Samuel. Le plaisir uniquement de frémir, d'onduler sur la vibration d'un quatuor ou la voix pure, la mélodie d'une promenade sous les jasmins blancs dans le jardin du printemps. La musique, une invention du diable pour ridiculiser Dieu.

Au vent de mai, un vent qui mousse de rayons.

## **la photo de Capa**

---

Le matador place sa lame à l'horizontale, bien sur son avant. C'est un équilibre entre le ciel et la terre.

Tout dépend de lui.

La bête est sur lui, la lame s'abat, le corps de l'homme pivote... C'est fini.

Si cela est bien fait, il n'y a pas d'agonie, juste une fulgurance avec un œil qui s'égare, qui s'éteint.

Vladimir est si calme. Il presse la gâchette. Il y a un claquement.

Et le corps de l'homme pivote, c'est fini. Si cela est bien fait, il n'y a pas d'agonie, juste une fulgurance avec un œil qui s'égare et qui s'éteint à tout jamais.

Dans l'arène, il y a un moment où le temps s'immobilise.

Le matador ne bouge plus. Il est gelé dans la fournaise de la piste. Il est devenu marbre ancré sur le sable. Plus rien ne dépend de lui.

Seul compte l'instant où l'animal s'élancera.

L'homme apparaît dans le viseur, il se dévoile.

Crack

La guerre fait rage, les terres sont écrasées de soleil et

Vladimir est l'un d'eux, il les a rejoints de son plein gré. Il les a rejoints parce que quelquefois il faut être devant, être sur le bord de la falaise et ne pas sentir le vide, ne pas en avoir peur.

On se bat sur les plateaux, arbre après arbre, fossé après fossé. Vladimir porte sa veste rouge. Elle le protège, elle est devenue fétiche. Il est un excellent tireur que l'on balade sur le front afin de régler... Les problèmes. C'est un tireur d'élite itinérant.

Ils pratiquent leur besoin toujours à deux, avec Pedro, son œil, son éclaireur, un Espagnol à la vue perçante, un Espagnol d'Alicante. Pedro arrive le premier. Il furète, rivalise de ruse, se cache derrière les murets de pierres blanches. Il écoute ce simulacre d'abeille que font

pourtant des hommes courent, se broient, s'étripent avec une énergie sauvage.

Il a rejoint les brigades. Il défend une république dérisoire.

Il tue, comme ça, froidement, un homme, à mille mètres ou plus. Une image plate dans son viseur qui s'écroule. Alors il rit. Mais ce n'est plus le rire joyeux de Paris, c'est une horreur.

les balles en fendant l'air et, quand il sait la direction et la distance, il fait un signe à Vladimir pour que débute le rituel mortel.

Elle est devenue une spirale fantasque, un entonnoir où tout le monde se jette sans réfléchir. Elle se déverse sur des plateaux interminables, des successions de collines arides et sèches comme du papier.

Les voilà !

Vladimir et Pedro qui arpentent les fossés, enjambent les cadavres et les blessés.

Ce jour-là, la bataille a pris le visage de la Gorgone.

Comme un buvard, une compresse qui se gorge du sang et de l'urine des morts.

Ils liquident de loin des officiers ennemis. Ils se chargent à distance de soldats télégraphistes. Des télégraphistes qu'ils accrochent suspendus aux arbres par les pieds, qu'ils accrochent emmêlés au fil du téléphone comme le moustique pris au fil de la toile. Il faut faire vite, trop vite et parfois l'homme gigote par à-coups, se vide de sang et de sa vie, attire de ses soubresauts la mortelle araignée.

De ce combat dépend le sort de la guerre. Plus loin, pour la première fois, des hommes et des femmes incroyables scrutent le ciel d'où vient une mort sifflante : Le bombardement par avions. C'est le progrès.

Il a vu Vladimir et Pedro couchés dans le fossé avec lui, il s'est retourné, il a chargé son appareil et leur sourit, il va les photographier.

Le photographe relève son appareil.

Clic.

C'était une belle photo, non ?  
La bataille continue.

La guerre finit mal.

Devant Vladimir, un homme sans fusil court, s'accroupit, se redresse. Il est hongrois, il fait la guerre à sa manière, en courant, en s'arrêtant, en regardant, en figeant l'instant, en figeant le temps, en arrêtant net l'image. Il attrape le soldat mort en vol et le rend immortel.

Un soldat passe au-dessus de Pedro et de Vladimir, en volant.

Crack !

Quand le soldat retombe, il est mort.

La bataille finit mal.

Vladimir retrouve des

Au vent de décembre, le vent  
des grandes giboulées.

chemins de fuite et d'exil.

Au vent de décembre, un  
vent sans fin.

## D-Day

---

Après l'Espagne, d'autres défaites, d'autres horreurs et enfin, dans le désert de Libye, dans les rues glaciales de Stalingrad et au large d'une île, à mi-chemin des mondes, le fléau de la balance s'arrête, il oscille un instant, incertain et lentement inverse sa course, remonte le cours du destin.

Vladimir est devenu un tueur.

Puis vient le jour, le D-Day.

Il y a de plus en plus de visages qui s'effacent dans la lunette du fusil, qui s'effondrent, se fondent à la terre qu'ils rejoignent. De nouveaux fantômes qui s'ajoutent, s'empilent aux anciens mais qui ne peuvent masquer encore la figure d'Elsa. Elsie. L'écuyère. Le cirque et la roulotte brûlant avec la flamme toujours droite et claire, le phare de la vengeance.

Vladimir fait la guerre comme on fait une guerre éternelle, sans état d'âme. Il est si proche de son temps, il fait des cauchemars secs, il se réveille en sursaut sans transpiration et se rendort comme s'il se réveillait dans la réalité. Tout est confondu, sans repère.

Cela a commencé la nuit,

Les fils de l'Amérique, des agneaux incrédules. La plupart malades du mal de mer, malades de la peur, malades de la mort qui rôde sans fin en guettant les proies du matin. Des soldats inexpérimentés, juste entraînés quelques mois sur les plages d'Irlande. Les voilà qui voguent inexorablement vers la citadelle de l'Europe.

Tout commence par le roulement des canons de marine, c'est le 6 juin 1944.

Vladimir est incrédule.

dans la houle. Les barges sont venues se ranger le long des cargos, les hommes ont embarqué. C'est Picadilly Circus avec son manège envoûtant.

Les ombres noires et effilées des destroyers veillent sur les convois. Dans son lit, un Premier ministre dit à sa femme avant de s'endormir que demain matin, au petit-déjeuner dix mille hommes seront déjà morts. Et il s'endort.

Les premières barges s'échouent, les premiers morts s'affalent sur le sable encore jaune, en moins d'une heure le voilà écarlate. C'est la grande commotion.

Il reste recroquevillé dans son veston rouge, derrière une

défense d'acier. Il reste le  
temps que tout s'atténue,  
que tout finisse.

Que s'est-il passé ce jour-là ?

Il s'est juste éveillé les pieds  
trepant dans une mer  
ensanglantée. Autour de lui  
en silence des hommes  
hébétés se relevaient,  
émergeant du sable comme  
une multitude de statues, des  
images mouvantes, les  
calques incertains de la  
pauvre Niobé. Des hommes,  
de boue, de glaire, vides à  
l'intérieur par tant de douleur.  
Dont seuls les yeux,  
machinalement, pleuraient  
encore.

Au vent de la côte, le vent  
suzerain.

Il a fait son deuil de la  
vengeance. Au vent de la  
côte, le vent des  
changements

## **Adrienne**

---

Vladimir a pris la route de l'Allemagne à la recherche des cimetières d'éléphants, des numéros de clowns inachevés et des musiques éteintes. Il a croisé les roulottes pleines de réfugiés. Il a pénétré au cœur du monstre. Il a vu Dresde aplatie par le feu du ciel.

De partout s'est amplifiée l'avalanche. L'Allemagne est maintenant une table rase, plus rien ne barre l'horizon, plus rien ne cache le crime.

Il y a un camp au bout de ce matin-là, un camp dont il faut ouvrir les portes.

Adrienne, formée de la poussière de la terre.

La radio allemande avec une voix de vieille ferraille a annoncé la mort du Führer. Une grande stupeur s'est abattue sur le pays.

C'est le 8 mai, on peut enfin percevoir le chant des oiseaux du printemps.

C'est le 8 mai, il n'y a plus la vibration du canon dans l'air, ce tremblement qui irise le lointain.

C'est le 8 mai et Vladimir est inquiet comme au matin d'une découverte attendue.

Le souffle de la vie dans ses narines.

Adrienne était une âme vivante.

Et les pleurs.

Elle ne savait plus le temps, elle avait perdu les heures, les minutes, les secondes dans un wagon plombé traversant l'Allemagne, traversant le monde. Adrienne ne savait plus grand-chose. Tout s'était irrémédiablement fané à l'approche d'une mort certaine, à l'approche de la cheminée du four. Les maladies avaient laminé son énergie, sa détermination. Le temps l'avait marquée du sceau de la résignation. Alors, elle ne pouvait entendre cet étrange silence qui régnait sur le camp ce matin-là. Elle s'était roulée en boule sur son châlit, on la prendrait, on la battrait, on la brûlerait. Les trois actes d'une pièce qui la laissait maintenant indifférente.

Vladimir aveuglé d'odeurs passait au milieu des déportés et semblait être lui, le déporté, le spectre, l'être irréel hors du monde. Il ne savait pas s'il était bouleversé ou indifférent. L'horreur quand elle est trop forte rejoint l'absence. L'horreur est hors du temps, elle est éternelle ou fugace.

Et au bout d'une rangée, de visages hébétés, de lits nauséabonds.

Elle voit sa mort vêtue d'un veston rouge à boutons dorés. Quelle ironie, elle se laisse prendre et s'endort.

Au vent du matin, le vent malin.

Au bout d'une rangée, de visages hébétés, de lits nauséabonds. Il y a Adrienne.

Vladimir tient dans ses bras un cadavre vivant. Et ce cadavre dort.

Au vent du matin, le vent des surprises.

## **résurrection**

---

Vladimir a emporté Adrienne  
au plus loin, au plus loin qu'il  
ait pu.

C'est une maison de pierre,  
isolée, avec une source  
devant et des arbrisseaux sur  
le côté. La nuit on entend  
chanter les grenouilles.

Juden... Juden... Juden...  
Juden... Juden... Juden...

C'est une maison de pierre  
avec des cris la nuit. C'est  
une patience aussi longue  
que la Voie Lactée qui se  
déroule, un ruban sur les  
heures de la nuit blanche.  
Mais Vladimir est la patience,  
une patience rocailleuse,  
luminescente, un sentier qui  
ramène au matin.

C'est une colline de soleil, un  
écrin lumineux. Il la dépose et  
elle se réveille.

La nuit, elle se dresse, crie,  
étouffe, panique, brûle. Elle  
est écrasée sur le sol d'un  
wagon. Contre son oreille  
résonne le rythme sourd des  
rails. Elle ne sait pas si elle  
rêve, si c'est exact. Elle se  
souvient d'un murmure.

Elle est perdue, elle est une  
petite fille dans le noir.

C'est une maison de pierre  
dont la porte s'ouvre sur  
l'intérieur et au début il fait  
sombre. Mais quand les yeux

C'est une maison de pierre  
qui a son passé, ses histoires  
et sa vie.

Un jour sans raison, elle se  
serre contre Vladimir.

Il n'y a rien de plus  
surprenant qu'un homme qui  
pleure.

C'est un cadeau offert, il faut  
le prendre.

Les voilà à nouveau vivants,  
parmi les vivants.

se sont habitués, on y  
découvre la chaleur de l'âtre,  
les chaises et la table au bois  
rugueux.

Adrienne y retrouve des  
repères, les signes secrets de  
l'espoir. Elle a perdu sa  
maigreur, elle est juste frêle.  
Adrienne a de nouveau des  
cheveux et cela lui paraît  
incroyable.

Soudain il pleure, elle le  
regarde étonnée.

C'est une tortue sans  
carapace, c'est un cadeau  
fragile que le ridicule peut  
briser en mille morceaux.

Adrienne est restée surprise  
un instant, puis, elle lui a  
séchés les yeux. Elle a bu les  
larmes de Vladimir comme on  
boit à une source les jours de  
grandes chaleurs, par de  
petits coups prévenants pour  
ne pas troubler... Il s'est  
laissé faire.

Au loin à l'Orient, une luciole  
en flamme l'horizon,  
Hiroshima. Elle brille un  
instant d'un éclat terrible,  
s'estompe et déjà on l'oublie.

Au vent du hasard, le vent du  
départ.

Au vent du hasard, le vent  
hésitant

## **I'apaisement**

---

Le vent tombe et se recroqueville dans un silence léger, ce n'est pas l'été. C'est la fin de l'été avec ses orages déjà évaporés. C'est le basculement dans l'automne, encore chaud, l'automne d'avant les fraîcheurs. C'est l'automne à l'air sec. L'atmosphère est enfin balayée des poussières, et le regard porte loin, on a donné des lunettes à Monsieur Turner. On distingue maintenant la trame du lin dans les voilures d'un navire à quai.

Même s'il est encore trop tôt pour aller plus loin, ils se caressent du regard et de la paume, comme on pétrit la terre du modèle.

On attend le réveil sans impatience. On attend le matin où s'effilochera la douce torpeur.

Le vent s'ébroue et dépose

L'apaisement est une grande fatigue mélancolique. L'on dort éveillé, on est heureusement triste, ou plutôt on est tristement heureux.

C'est une maison de pierre. Les chaises et la table sont en bois rugueux, une cafetière vide est posée dans l'âtre froid.

les premiers flocons de l'hiver  
sur les carreaux de l'entrée.

Les chemins se croisent et se  
décroisent.

Les chemins se croisent et se  
décroisent... Vladimir et  
Adrienne arrivent à Venise.

Au vent d'Orient, le vent  
d'opium.

La porte est ouverte depuis  
plusieurs jours déjà.

L'Europe n'est plus qu'un  
décor de toile peinte, il est  
mité, cassé, brûlé. C'est une  
ruine envahie par la foule des  
figurants.

Au vent d'Orient, le vent des  
sortilèges.

## **le Leica**

---

Vladimir ne voit de Venise qu'une boule de verre avec sa gondole à l'intérieur.

Il est pris dans les fils d'un vieux tisserand d'histoires.

Le vieil homme vagabonde sur les sentiers d'un récit de Roumanie, au temps des églises forteresses, au temps où les souris servaient le vin de messe, sonnaient les clochettes et vivaient en bonne intelligence avec les hommes.

La souris sort de la fumée poursuivie par la meute hurlante des Chrétiens. Vladimir s'enroule dans la folie, elle lui tient chaud. La souris est suspendue par les

Quand on retourne ou agite le globe, il neige.

Vladimir l'écoute en regardant la boule qu'il retourne régulièrement d'un mouvement rapide, le geste et la neige sont devenus hypnotiques, il est absent et attentif à la fois.

Adrienne est désemparée, elle distingue la pipe d'opium. Elle voit Vladimir battre des bras, écumer sa salive. Elle le voit errer jusqu'à la chute et le sommeil. Elle reviendra plus tard, le chercher.

pieds à la branche d'un arbre décharné de Teruel, elle est un soldat télégraphiste. Il meurt. Sa capote retombe le long du corps, s'accroche à ses bras et s'ouvre par le vent comme une paire d'ailes noires. La chauve-souris ouvre les yeux, qu'elle a blancs comme le blanc de l'œuf. Elle pousse un hurlement, meurt une seconde fois et s'envole. Vladimir gratte le sol furieusement pour s'y cacher, puis pour retrouver la dernière cartouche qu'il se souvient avoir perdue, ici. Ou là. La chauve-souris télégraphiste arrive au-dessus de lui et étend ses deux oreilles d'éléphant, sa trompe le soulève. Vladimir rit et veut embrasser Norbert. Ils tombent, tous les deux vers la mer et croisent une roulotte en flammes qui les réchauffe. Vladimir appuie sa tête contre les seins tièdes d'une femme, il est un petit garçon dans les bras maternels. Il est heureux et veut d'un câlin submerger sa maman de tendresse. Il redresse la tête et découvre une figure sans visage... Sans yeux. Sans bouche. Il ne se souvient plus du visage de sa mère. Le pont du cargo grouille de rats et de souris. Un petit garçon les regarde.

Vladimir tremble. La souris est à nouveau suspendue par les pieds à la branche d'un arbre décharné de Teruel. Et tout recommence. Cent fois. Mille fois.

Ce paquet, c'est un rempart qu'il ne peut franchir, c'est la muraille de Troie. Les dieux sont contre lui et il se retrouve acculé au camp de mer. Il reste plus de dix heures immobile. D'abord il tremble. Puis ce sont des spasmes. Il vomit. Il dort. Il se réveille. Il a froid.

Au vent de lagune, le vent des miracles.

Vladimir est lessivé, il rampe. Adrienne a posé un paquet en vieux papiers bruns entre Vladimir et l'opium.

Vladimir défait l'emballage du paquet et ouvre le chemin de l'évasion. En sort un appareil photographique, un Leica.

Au vent de lagune, le vent de Marco Polo.

## désert

---

Les photos de Vladimir ne permettent pas l'indifférence, elles ont une vibration, une intimité offerte.

Un magazine de géographes américains remarqua les photographies de Vladimir. On le sollicite pour un premier reportage.

C'est le premier reportage de Vladimir.

Dans sa cabine, Vladimir

Mis en évidence par la lumière, les visages des hommes ou des femmes, du regard accordent leur part d'humanité en cadeau, en présent. Pour dire : Je suis un homme. Je suis un frère. Une sœur. Une compagne. Un compagnon. Prenez mon image, mon regard, sa profondeur et n'oubliez pas que je suis un vivant comme vous. N'oubliez surtout pas que c'est mon cadeau.

Adrienne est appuyée au bastingage du bateau vapeur. Le navire vogue le long des côtes de la Tripolitaine. Elle sent les effleurements tièdes de la brise du désert. La fumée souligne le ciel d'un trait rectiligne et horizontal.

Quelque chose se réveille en elle avec la chaleur du vent, la certitude d'un bonheur.

s'entraîne à la chimie des produits photographiques.

Par les mélanges subtils et la projection de la lumière, le positif se révèle du négatif.

Les voilà seuls. Ils ne sont pas perdus.

Ils marchent au hasard dans les pas de Théodore, relèvent au sextant leur position et se tardent de rencontrer enfin les hommes bleus.

Il dort contre elle, heureux, il dort sur sa patience. À vrai dire il sourit plus qu'il ne dort.

Au vent de lune, le vent des ventres ronds.

Un bonheur, alors elle laisse aller son corps, inconsciemment, dans des poses amorties, à se courber comme l'herbe sous la brise en attente du ressac.

Une image se construit, d'abord fade et délavée, attendant le renforcement des contrastes. Elle se marque comme sous la force d'un burin.

Ils marchent au milieu d'un désert jaune.

De ces étreintes naît une fille au prénom de Méharée.

Au vent de lune, le vent qui lutine.

## **Tibesti**

---

Le désert est un labyrinthe  
sans les murs.

Il y a Adrienne dont le ventre  
s'arrondit une nouvelle fois.

Le désert est un labyrinthe de  
pierre, une chaleur sans fin le  
jour et la morsure glaciale la  
nuit.

Vladimir et Adrienne tournent  
en rond, volontairement,  
comme surpris à chaque  
détour, à chaque fois que le  
regard frôle timidement un  
espace nouveau, une gorge  
escarpée ou une montagne  
élançée contre le ciel.

Ils connaissent le chemin de  
quelques puits et savent  
maintenant trouver les  
établissements où l'on vend  
le mil et le sel.

Sans le fil d'Ariane.

Sans le Minotaure non plus.

Le désert est rempli  
d'hommes effacés, cachés  
dans l'obscurité des dunes.  
Des vies secrètes, des traces  
de feu et des tentes balayées  
par le vide et son souffle.  
C'est aussi des murailles  
infinies érodées par le vent,  
déplacées par la lenteur de  
l'obstination.

De brefs passages dans les  
villages côtiers les ravitaillent.

Ils s'asseyaient dans la tente,

Dehors des enfants jouent,  
puis ramènent des chèvres  
de très loin.

Les hommes parlent, c'est  
bref.

Vladimir, Adrienne et  
Méharée repartent avec du  
mil, du sel et des  
photographies.

Ils sont seuls.

Ils sont quatre au matin.

prennent le thé brûlant avec  
l'homme et sa femme.

Quand le temps a bien pesé  
sur le temps et que le thé est  
presque fini.

Le prix est fixé à la  
satisfaction de l'équilibre,  
celui qui prend reçoit sa part  
de pauvreté et laisse celui qui  
donne repartir avec plus qu'il  
ne croit.

Tous savent qu'il ne sert à  
rien d'assécher la rivière où  
abonde le poisson.

Un jour, à nouveau, le ventre  
est tellement arrondi. Le  
temps a tellement pesé. Le  
temps est là.

Ils sont trois penchés sur les  
cris d'Adrienne mariés à la  
nuit.

Aurore a vu le jour, la  
farceuse, dans le  
blanchissement de la nuit à  
l'instant où bascule l'ombre  
et s'ouvre l'horizon.

## **les secrets de famille**

---

La famille, car c'est une famille, entre dans le temps des bourrasques intimes.

D'abord, elle devient plus grande et sort du désert sur la façade de l'océan. Des vagues, émerge Marine, un bébé naïade avec des cheveux collés comme les algues sur la pierre de jetée. Elle porte le dessin d'un crabe sur l'épaule, elle gazouille à la manière des grands migrants. Espiègle elle rejoint ses sœurs du sable formant la ronde du jeu.

La famille est un secret.

Ensuite, cela paraît incroyable, vient Prosper, Prosper le persévérant.

La famille est un secret.

Prosper le persévérant, Prosper et ses trois sœurs, Prosper le bâtisseur de tendresse qui sait voler les instants du bonheur et les partager.

La famille est un secret, tout ne doit pas se dire. Ce n'est pas de la prudence, ni du mépris, c'est simplement un secret.

Vous êtes les amis, certains furent du secret.

Ne nous portez pas rigueur, ce mystère est si banal qu'il ne concerne que les initiés.

Silence ! La famille est un secret de peines et de connivences. C'est un partage qui demande la connaissance des gestes et des regards.

Il est des choses dont nous pouvons parler. Vingt ans sur le fil, gardant l'aplomb, gardant noués les liens. Il est des choses qui quittent le domaine de l'intime et se partagent entre amis

La maladie se confie aux amis.

Au vent de charogne, le vent des os.

Laissons leur les varicelles, les mauvaises notes du carnet d'école, les tricheries et même ce vol à l'étalage d'un marché.

Ainsi nous garderons discrétion sur ce monde que certains d'entre vous connurent. Vous êtes les amis et vous pourrez vous rappeler en intimité quelques cocasseries. Par exemple je me souviens du jour...

La maladie.

Au vent de charogne, le vent des balbuzards.

## Solex

---

Un type marche sur la lune.  
Le vélomoteur Solex se vend  
à merveille. Un pétrolier  
s'émousse sur les dents  
aiguës des côtes de  
Bretagne.

Dans quel ordre ?

Un type marche sur la lune.  
Des enfants se paralysent à  
Minamata. Un incident dans  
le golfe du Tonkin. Des  
missiles à Cuba.

Et dans quel ordre ?

Un type marche sur la lune.  
Une guerre de sept jours. Un  
concert de chevelus. Une  
crise du pétrole.

Oui, mais dans quel ordre ?

Un type marche sur la lune.  
Mais ne la décroche pas.

Voilà l'ordre. D'abord une  
douleur en sourdine, le  
médecin et le contrôle de  
routine. Enfin le cliché qui  
révèle la grosseur, près du  
cœur, une morsure de crabe.  
Voilà l'ordre. Les enfants ont  
grandi et se sont éparpillés  
sur quatre continents.  
Adrienne n'a pas peur,  
Vladimir espère.

Voilà l'ordre. L'opération, la  
chimie, les rayons.  
Rémission.

Rémission ?

Ce nom est un poison !

Il donne l'espoir là où il n'y en a pas.

Les cheveux c'est mieux.

Adrienne, elle est morte dans le désert. Pouvait-elle mourir ailleurs ?

Au vent de la nuit, le vent des solitudes.

Rémission... Ce nom donne du temps, pour solde de tout compte. On parle des secrets, des échecs, on retrouve la caresse qui s'était cachée dans le temps passant. On retrouve quelques cheveux, et c'est mieux.

On dit au revoir comme pour un voyage et tout le monde fait semblant d'y croire.

Au vent de la nuit, le vent du souvenir.

## **deuil**

---

Vladimir retrouve les routes du labyrinthe, il marche seul sur les sables de la solitude.

Il n'a pas de salut dans les étoiles, le ciel est vide et il lui reste suffisamment de tête pour ne pas accroire au subterfuge de l'illusion, au subterfuge de la foi.

Ceux qui partent... Partent.

Cela est simple. Ils sont du vent et même si on se plaît à ressentir un souffle, par instants, par un rêve, par désir. Ils ne sont plus que du vent.

Un homme qui jadis lui échangea du mil et du sel, lui donnant plus qu'il ne prenait, l'attend pour le thé dans sa tente.

Le poids qu'il porte se fait lourd, lui courbe l'échine, le presse vers la terre.

Il doit à Adrienne, un deuil d'homme, le passage sur l'abîme, la conjuration du vide par la volonté. Cela est lourd et sans refuge.

Les enfants, les petits-enfants un instant réunis ont repris le chemin des quatre continents. Vladimir est dans le sevrage de la famille et le deuil de son amour.

Il lui offre encore plus, le silence et l'écoute.

La tente est posée face à l'immensité. Chaque matin, vacillante la lumière s'impose et domine. Le thé attend Vladimir au sortir d'une nuit sans sommeil. Il s'assied à l'avant de la toile et courbe la tête.

Au matin, la tente est vide, le campement abandonné. Vladimir retrouve le thé, brûlant, qui attend. Il n'y a plus traces de l'homme, il n'y a plus personne, pas même les chèvres.

Au vent du Fennec, le vent du renard.

La compassion n'est pas faite de mots, elle est bâtie sur le geste et le regard, elle est édifiée d'attention et de mesure.

Cette nuit là, il dort, pour la première fois.

Vladimir pleure, s'assèche. Le deuil est fait, demeure le souvenir.

Au vent du renard, le vent qui mouche le nez.

**retour**

---

Encore une fois, il quitte  
l'Afrique, sur un cargo.

C'est une maison de pierre,  
isolée, avec une source  
devant et des arbres sur le  
côté, les arbres ont poussé et  
dépassent le faite du toit, la  
nuit on entend chanter les  
grenouilles.

La maison de pierre devient  
exiguë, Vladimir fait le tour  
des pièces, époussette,  
range, classe, regarde les  
albums de photographies,  
puis passe l'aspirateur. Après  
il tire la chaise devant la

Il lui tourne le dos avec  
nostalgie, le vent tiède lui  
caresse la peau du cou. Il  
cherche dans le ciel la trace  
rectiligne et horizontale de la  
fumée d'un bateau vapeur. Le  
monde est moderne, il n'y a  
plus de bateau vapeur et la  
Tripolitaine ne s'appelle plus  
la Tripolitaine. Il y a très haut  
la griffure blanchâtre des  
avions long-courrier.

Le monde est moderne.

Vladimir a tiré une chaise de  
bois rugueux sur le devant de  
la cuisine, en dehors. Il s'y  
tient basculé légèrement en  
arrière, les yeux clos, son  
visage fripé, encore cuivré,  
tendu vers le soleil. Il est  
comme un lézard, il se  
chauffe.

cuisine et enfin joue au lézard.

La maison de pierre s'immobilise. Vladimir ne fait plus le tour des pièces. Aux jours de grisailles, il laisse la chaise pourrir dans la bruine, il reste, bras ballants, dans la cuisine à lorgner par un carreau de la fenêtre en direction de l'étang.

Patatras !

Le voilà assis par terre, au milieu des débris de bois.

Il est temps de revoir le monde.

Vladimir ne dérange jamais ses amis. Il s'est installé dans l'indolence et se surprend à rêver parfois de pipe d'opium. En fait s'il n'y fait attention, il deviendra comme ces gros poissons de l'étang, englués dans la fange, écumant de chaleur, l'œil éteint.

Ce jour-là, un soleil timide l'appelle sur la chaise, titille le lézard. Il s'y assied, bascule en arrière à demi, étale ses jambes, laisse tomber sa tête sur sa nuque, clos ses yeux et crack !

le meuble s'effondre sous lui.

Il se demande où il a bien pu ranger son Leica.

Au vent grenouille, le vent qui coasse.

**Au vent grenouille, le vent  
des bonds en avant.**

## **engagement**

---

Vladimir longe les voies du  
Railways.

Clic.

On devine, dans le point de fuite de la photographie, l'entrée d'un tunnel. Au premier plan la file des ouvriers du rail, ils portent des outils, ils marchent de dos, ils sont douze, ils s'avancent sur le côté droit. À gauche, le treizième est arrêté, il fait face au photographe et regarde vers l'appareil. Le tout est entouré de brume.

Vladimir se place au fond du réfectoire, de là il embrasse toute la salle.

Clic.

L'image est nette, cassante, cela est dû à la lumière crue des tubes néon. Pris de côté, un homme en complet veston, brandit sa main, tenant un feuillet. Assis aux tables les douze hommes en bleu de travail courbent la tête, fixent la pointe de leurs chaussures. Le treizième, loin au fond, debout, appuyé contre une armoire regarde vers l'appareil. British Rail Track, la compagnie des trains anglais devient une compagnie privée.

Vladimir attend devant les

vestiaires. Il est dehors. Le temps est maussade.

Clic.

La prise de vue est floue. Il y a six hommes en costume de ville, avec un sac de sport au bras qui sortent du bâtiment, le troisième tient à la main la feuille du bureau de chômage. Sur le côté, sous la fenêtre, les six autres en habit de travail fument en silence, sans un regard pour les partants. Le treizième, dans l'encadrement de la porte, esquisse un geste d'adieu en même temps qu'il fixe l'appareil. La nouvelle compagnie réduit son personnel.

Vladimir est sur le ballast. La voie serpente entre des collines verdoyantes.

Clic.

La lumière est douce, cela doit être un matin de mai ou de juin. En contrebas, assez loin, sur la route, sont parkés les véhicules de secours. Très loin, à droite, sur les rails, est stoppé un train de marchandises. En avant de l'image gisent des outils fracassés, dans le fossé, il y a six corps recouverts d'un plastique blanc, au milieu, comme affairés, passent rapidement des policiers. Au centre, le

Vladimir est dans le hangar de réparation du matériel roulant.

Clic.

Vladimir sait qu'il faut parfois être devant, ne pas craindre l'abîme, ne pas sentir le vide, ne pas en avoir peur. Depuis l'Espagne, il sait le prix du combat.

Au vent des pendus, le vent de la semence.

treizième est assis, étonné, tenant son casque à la main, il semble impuissant, il regarde vers l'appareil. La compagnie privée enregistre ses six premiers morts dû à la négligence d'un contremaître.

Des raies de lumière sortent des vitrages haut placés. C'est un local industriel qui semble construit avec les pièces de la Tour Eiffel, un enchevêtrement de poutrelles métalliques. À l'une d'elles, le treizième est pendu, il a une érection, ses yeux sont révoltés. La compagnie distribue ses premiers dividendes.

Le voilà de retour, avec ses vieux os.

Au vent des pendus, un vent mandragore.

## Gênes

---

Vladimir déambule sur les facettes du globe, le Leica en fidèle compagnon. Chacune des images qu'il compose, fait mouche. Elles ne sont pas les images plates dans le vieux viseur du fusil, elles sont des commotions noires et blanches avec une intensité bouleversante, avec surtout, une rondeur, la rondeur de la vie.

Vladimir dresse les portraits magnifiques des arpenteurs du chemin de la déraison et de l'utopie, les découvreurs d'autres possibles. Il côtoie, dans les manifestations du monde, mille enragés qui se fixent sur la pellicule, s'y accrochent toutes griffes dehors. Le Leica, furtif, complice, saisit les visages, saisit les tensions, saisit la révolte. Le Leica devient populaire et Vladimir sait parfois, souvent même, plus souvent qu'il ne le croit lier la parole et la confiance. Il devient un ami fugace que l'on croise au détour de quelque banderole. Et pour ses tout nouveaux amis c'est maintenant devenu :

Pépé Vladimir, Pépé Vlad,  
Pépé le rouge !

Rapport à son costume de  
fanfare aux boutons dorés.

Le voilà à Gênes, c'est un grand jour. Il porte toujours son vieux veston rouge. Sa crinière blanche flamboie sous le soleil, sa crinière, c'est une oriflamme éclatant parmi les autres têtes.

Les autres têtes, comment savoir.

Dix mille ?

Cent mille ?

Cinq cent mille ?

Un million ?

Vladimir, pépé Vladimir est au milieu des gugusses d'A.T.T.A.C.

Une multitude, simplement une multitude.

Et quelle forme il a, pépé Vlad, c'est une tempête, un lion. Aidé de sa canne, il s'engouffre dans les rangs, parcourt les lignes, attrape l'instant, gèle le geste et la parole.

Et il y en a des paroles, elles s'élèvent en chant, elles houspillent joyeusement ces écumeurs de monde, ces huit farfadets qui se croient géants parce que l'on a mis un G devant leur nombre. Elles les houspillent comme on gronde les petits enfants capricieux qui cassent leurs jouets, par dépit, par rage, par égoïsme.

Il est là aussi, Pépé Vlad, de plus en plus là. Simplement parce que des gamins sortis tout droit des meilleures universités veulent faire ce que les dictateurs de quarante n'ont pas réussi, un monde unique.

Et les mondes uniques, ça l'emmerde !

On ne respire pas dans un monde unique, on gagne ou on perd. On est compétitif, concurrentiel ou rien du tout. Dans le monde unique, on augmente les cadences et on diminue les prix. On offre des dividendes et l'on construit de meilleures prisons. Quand je dis meilleurs, je parle des murs. Le monde unique est ascensionnel, tout monte, rien ne redescend.

Sauf les claques !

Sauf les claques. D'ailleurs ça commence.

Les premières grenades lacrymogènes s'abattent sur la foule.

Les cohortes d'un nouvel ordre, des breloques d'empire, revêtues de carapaces noires au plastron de Plexiglas foncent au travers des lambeaux fumigènes, la matraque en avant.

Ce sont les nouveaux héros,

les chevaliers de l'ordre, les nettoyeurs du globe.

Il est la tache rouge qui reste, le crabe sur le récif face à la marée noire. Il vocifère faisant de furieux moulinets avec sa canne, il est Merlin, il arrêtera l'invasion.

Au vent du vide, un vent de rien du tout.

Ils fendent la foule comme des brise-glace, établissent un axe dont ils sont le fléau. Pépé Vladimir en a trop vu, il délaisse le Leica. Il ne bougera pas.

La vague le submerge.

Au vent du vide, un vent d'abîme.

## **vive l'avenir**

---

La vague a passé, l'a laissé  
seul sur place. Via del  
Fratelo.

Hou la la.

Et ce n'est pas facile, hou la  
la.

Vous qui l'avez bien connu,  
hou la la.

Vous qui étiez de ses  
camarades.

Hou la la, c'est arrivé... Ne  
soyez pas tristes.

Plus loin dans la rue, les  
manifestants fuyaient  
presque hors de portée de  
voix. Vladimir s'est retourné,  
il a pivoté sans équilibre,  
comme ivre.

Vive l'avenir !

Vive l'avenir !

Vladimir est seul dans le  
chaos de la rue dévasté.  
Dans sa tête, le silence est  
immense et serein.

Hou la la, on est là pour vous  
le dire.

Vous qui l'avez connu, hou la.

Vous qui étiez de ses amis.

Vous qui êtes là par hasard.

Vladimir a senti que cela  
s'était arrêté. Et que cela ne  
faisait pas si mal que ça.

De toutes ses forces il a crié :

Encore une fois.

Le cœur, ce traître, c'est  
arrêté là.

Voilà, maintenant vous savez  
tout.

Au vent qui se lève, le vent  
des semailles

Certains l'ont entendu et se  
sont retournés.

Vladimir a fait sa crise  
cardiaque, seul, Via del  
Fratello. Il n'a pas eu peur et  
certains prétendent même  
qu'il a ri.

Le reste vous appartient.

Au vent qui se lève, le vent  
des tempêtes.



**CRÉATION**

ce spectacle de théâtre a été créé en 2004 au théâtre ABC  
texte et mise en scène Yves Robert  
jeu Christine Chalard et Samuel Grilli

**ATELIER GRAND CARGO**

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-De-Fonds – Suisse  
[www.cargo15.ch](http://www.cargo15.ch) – collection seul.e au monde – réimpression novembre 2023  
impressum Yves Robert – photographie © Claude Berset